

LOUIS BEROUD

Serge de Radonège

Au miroir de l'âme russe

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

HISTOIRE



Serge de Radonège

Du même auteur

Une dame de l'ombre à la cour de Russie : Anna Vyroubova,
François-Xavier de Guibert, 2005.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous remplit de joie. En nous rapprochant de Dieu, en nous transformant de l'intérieur, nous pouvons secourir les gens qui nous entourent. Après quelques années de silence dans la prière, Séraphin s'ouvre au monde et se met au service du prochain pour soulager, reconforter, guérir. « Les signes de la présence du Saint-Esprit en lui sont la joie et la paix surnaturelles qu'il répandait autour de lui¹⁰. »

L'ascèse du starets se caractérise par l'esprit de mesure, d'équilibre, de modération, de renoncement à tous excès. Il n'y a de place ni pour des flagellations, ni pour des chaînes, ni pour des tentatives de réclusion dans des cavernes, comme on l'observe souvent dans le monachisme Oriental. Dans ses pratiques ascétiques, le starets s'en tient au jeûne, au silence et à la prière. « Si quelqu'un nous offense, et si nous supportons patiemment cette offense, ce sont là nos chaînes et nos liens¹¹. »

On connaît peu de la vie intérieure des starets et de leur expérience mystique. En revanche, on connaît bien leurs dons de guérison, de clairvoyance, de prophétie, de discernement, et aussi les signes de joie et de paix surnaturelles. Un biographe de Séraphin écrit : « L'état d'âme du starets semblait couler dans l'âme des affligés et ils s'en retournaient ranimés par sa joie. Chacun de ceux qui venaient à lui était touché par le feu divin qui était en lui et l'humain commençait à s'embraser. »

Le pèlerin

Le strannik est un pèlerin vagabond, un errant, un personnage qui n'appartient qu'à la seule Russie. « Il est l'homme le plus libre qui soit sur terre. Il marche sur le sol mais l'air est son véritable élément ; il n'est pas enraciné dans la

terre, rien de terrestre en lui¹². »

L'accomplissement de la spiritualité dans le mouvement est intimement lié au caractère du peuple russe qui, ayant reçu le message évangélique, le garde en lui et l'observe fidèlement. Le trait le plus marquant de cette spiritualité est le détachement des biens de cette terre. Le Russe n'est pas indifférent à l'instinct de propriété mais il dit volontiers : « Tout est à Dieu, Dieu a donné, Dieu a pris. C'est sa sainte volonté. » L'argent, la nourriture, les loisirs sont des commodités de vie, non des valeurs. La lecture, le théâtre, la musique, la marche dans les forêts, l'hospitalité, ce sont là les vraies valeurs russes. Malgré l'indigence de ses moyens, le Russe trouve les ressources suffisantes pour acheter des livres, se rendre au théâtre, à l'opéra ou dans des salles de concert. Il court entendre Tchaïkovski, Rachmaninov, Chostakovitch, Pouchkine, Tchekhov, non pour satisfaire des usages convenus mais parce que ces compositeurs et ces poètes descendent vers lui de la « cité céleste » et lui parlent de Dieu.

Ce désintéressement explique le besoin d'aller au loin chercher la justice et la vérité, de partir en pèlerinage en Terre Sainte, au mont Athos, à Bari chez saint Nicolas ou plus simplement à l'intérieur du territoire russe, marchant d'un monastère aux reliques d'un thaumaturge, d'une fontaine miraculeuse à l'effigie d'un apôtre.

Les pèlerinages sont une tradition de la Sainte Russie. De tout temps, on croise sur les routes des cortèges de vagabonds, d'errants, une besace sur l'épaule, un bâton à la main, qui se rendent dans les lieux saints pour implorer le pardon de Dieu, le remercier d'une grâce divine ou lui envoyer un vœu. Prenant la route de bon matin, ils marchent jusqu'à la nuit par tous les temps, pendant des semaines, des mois, des années, s'en remettant à la Providence pour leur nourriture et leur gîte. Dans

les monastères, une hôtellerie d'accueil les héberge. Sillonnant leur pays en tous sens, les Russes portent au fond de l'âme leur croyance en la foi orthodoxe. Leurs litanies de prières s'élancent vers le Tout-Puissant.

L'historien Vassili Klioutchevski s'attarde sur les diverses classes de la société russe. Parmi elles, il y en a une qui est perpétuellement en mouvement et qui se nourrit au nom du Christ. Dans cette vague humaine en quête d'espaces et de l'air pur des lieux saints se retrouvent des gens issus de tous les milieux sociaux. Ces pèlerins portent au loin, dans les régions les plus reculées de l'immense Russie, des récits merveilleux sur la vie des saints.

Le domaine de Léon Tolstoï à Iasnaïa Poliana est proche d'un carrefour de routes reliant le nord et le sud du pays. Ce carrefour est encombré tous les jours par des cohortes de pèlerins. Tolstoï aime à s'y promener pour observer l'extraordinaire richesse humaine de ces errants, marchant entre les monastères de la Trinité-Saint-Serge, de Kiev, de Solovki, d'Optina Poustygne et de Potchaev.

« Loukeriouchka a quatre-vingt-dix ans. Depuis l'âge de dix-neuf ans, elle va nu-pieds, hiver comme été. Ne sait ni lire ni écrire, mais connaît si bien l'Écriture par oui-dire qu'elle peut tout raconter, mieux que les gens de l'Église. Elle mange du pain béni une fois par semaine. Elle dort à même le sol, une pierre pour oreiller. À une fenêtre, elle reçoit l'aumône, à l'autre elle la donne¹³. »

C'est un portrait émouvant que dessine Tolstoï, fasciné par ces vagabonds. Il les interroge sur leur vie de pèlerin, sur les destinations de leurs marches, sur les fondements de leur foi. Il rêve depuis longtemps d'une existence simple, dépourvue d'artifices, loin des conventions de son milieu. Il éprouve une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et de son corps de tous les dangers. Les peintres doivent aussi rendre souvent visite à leurs pères spirituels, en tous lieux, demander conseil et vivre d'après leurs enseignements dans le jeûne, la prière et la retenue, dans la sagesse et la sérénité, sans honte ni excès²³ ».

Selon Louis Réau, la première opération dans les ateliers monastiques consiste à tendre, sur des planches de tilleul ou de pin soigneusement séchées, une étoffe faite de plusieurs tissus collés. On enduit les planches d'une couche fine de plâtre, délayée dans de la colle, pour obtenir un fond blanc. Le peintre trace ensuite son dessin en cernant les contours d'un trait d'ocre ou de vermillon. Puis, il le colore grâce à des couleurs broyées au jaune d'œuf et plongées dans du kvas. Cette boisson un peu alcoolisée est obtenue par la fermentation du seigle. Le blanc de céruse, l'ocre, le pourpre, le rouge cinabre, l'écarlate, le bleu, le vert expriment les nuances les plus délicates.

La tradition apostolique

Le dernier trait de la spiritualité russe est l'attachement du peuple à la tradition apostolique et à celle des pères de l'Église. Cette tradition, issue de la vie et de l'œuvre de saint Clément, rattache la jeune Église russe aux apôtres des Slaves, les saints Cyrille et Méthode, qui ont retrouvé les reliques de l'évêque de Rome à Chersonèse. Elle établit aussi un lien avec l'ancienne Rome sous le signe de l'unité du monde chrétien.

Les reliques de saint Clément de Rome, apportées à Kiev par Vladimir en 990, deviennent le symbole de l'unité au sein de l'Église universelle. Leur présence à Kiev justifiera la consécration du métropolite Clément, en se dispensant de la bénédiction du patriarche de Constantinople.

La légende de la mission de l'Apôtre Saint-André et de son voyage en Russie prendra corps avec l'établissement définitif de la hiérarchie grecque à Kiev. Par la force de cette légende, le patron de Byzance deviendra l'un des patrons de la Russie. Cette légende apparaîtra comme l'un des piliers de la tradition apostolique en Russie. Hélas, la tradition clémentine disparaîtra avec la perte des reliques du saint, dévorées par les flammes lors de la prise de Kiev par les Mongols en 1240.

Ce sentiment d'unité et de communion entre toutes les branches de l'Église caractérise la première période. En 1051, quand les difficultés politiques entre Kiev et Constantinople obligent les Russes à élire leur métropolite sans consulter le patriarche, l'acte d'élection souligne l'existence d'une communion avec les autres patriarcats.

En 1054, après la prétendue rupture entre l'Orient et l'Occident, les délégués du pape font un détour par Kiev avant de rentrer à Rome. Ils y sont reçus avec tous les honneurs.

En 1087, quand les habitants de Bari, en Italie, emportent les reliques de saint Nicolas en Occident, l'Église russe institue une fête qu'elle célèbre encore aujourd'hui, le 9 mai.

La première période qui va de la conversion de la Russie en 988 à l'invasion mongole en 1240 est décisive pour la formation de la spiritualité russe. Le joug mongol impose au peuple russe une terrible épreuve, à la fois matérielle et morale. L'ancienne culture de Kiev est anéantie. Une nouvelle culture cherche sa voie, au prix de sacrifices déchirants.

Au moment le plus critique, alors que tous les efforts du peuple sont tendus vers l'unité et la libération du territoire et que les forces morales et spirituelles sont encore dispersées, voici que se révèle un grand éducateur, celui qui va redresser les esprits et les diriger dans la vraie voie. Ce guide spirituel, c'est Serge de Radonège.

-
1. René MARICHAL, *Premiers chrétiens de Russie*, Le Cerf, 1966.
 2. *Ibid.*
 3. René MARICHAL, *op. cit.*
 4. Ivan KOLOGRIVOF, *Essai sur la sainteté en Russie*, Beyaert, 1953.
 5. Serge BOULGAKOV, *Pravoslavie*, YMCA Press, 1989.
 6. In Irina GORAÏNOFF, *Séraphin de Sarov*, coll. « Spiritualité Orientale », Abbaye de Bellefontaine, 2004.
 7. Cité par Michel EVDOKIMOV, *Pèlerins russes et vagabonds mystiques*, Le Cerf, 2004.
 8. Élisabeth BEHR-SIGEL, *Prière et sainteté dans l'Église russe*, coll. « Spiritualité Orientale », Abbaye de Bellefontaine, 1982.
 9. *Séraphin de Sarov, op. cit.*
 10. Élisabeth BEHR-SIGEL, *op. cit.*
 11. *Ibid.*
 12. Nicolas BERDIAEV, *Le destin de la Russie*, Moscou, 1990.
 13. Cité par Michel EVDOMIKOV, *op. cit.*
 14. Nicolas BERDIAEV, *op. cit.*
 15. Louis BOUYER, « Les catholiques Occidentaux et la liturgie byzantine », *Dieu Vivant* 21, 1952.
 16. Le slavon est la langue liturgique des slaves orthodoxes.
 17. Ildefonse DIERKS, *Les Saintes Icônes*, Chèvetogne.
 18. Léonide OUSPENSKY, *L'icône, vision du monde spirituel*, Enotikon, 1957.
 19. Léonide OUSPENSKY, *La théologie de l'icône*, Le Cerf, 2007.
 20. Igor GRABAR, *L'art du Moyen-Âge en Europe Orientale*, Albin Michel, 1968.
 21. Pavel MOURATOV, *Les icônes russes*, Paris, 1927.
 - 22 Trad. Nicole CASANOVA, *Des femmes*, 1987.
 23. Mikhail ALLENOV, *L'art russe*, Citadelles, Paris, 1991.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui ont appartenu au prince tatar, Pierre.

C'est surtout l'abbaye de l'Épiphanie qui attire Barthélemy. Cette abbaye est fondée à la fin du XI^e siècle par saint Abraham de Rostov dont l'existence ascétique est un exemple pour Barthélemy. On y a gardé les traditions instaurées par son fondateur.

Abraham arrive à Rostov à la fin du XI^e siècle. Il construit une hutte au bord du lac Néro, puis engage un combat courageux contre les restes du paganisme. Selon la légende, il aurait renversé la dernière idole avec un bâton que lui aurait remis saint Jean l'Évangéliste au cours d'une apparition. À l'emplacement de la dernière idole détruite, Abraham fonde l'abbaye de l'Épiphanie. Il fonde aussi une église dédiée à saint Jean l'Évangéliste, là où l'apôtre lui est apparu. Devenu abbé de son monastère, Abraham continue à travailler comme un simple moine, donnant l'exemple de l'humilité, de la pauvreté et de la charité. Il sera canonisé à la fin du XII^e siècle et ses reliques seront offertes à la vénération des fidèles de Rostov.

Quand, à l'âge de quatorze ans, Barthélemy suivra ses parents à Radonège, il aura déjà acquis une expérience approfondie de la prière dans le silence. Il pourra aussi se référer à des exemples spirituels tels que ceux de saint Abraham et de saint Théodose, pour le guider dans sa vie de futur moine.

L'exil à Radonège

En 1328, le prince Jean I^{er} de Moscou, surnommé « Le Sac d'or » en raison de son extrême parcimonie, devient grand-prince de Russie. Il est un habile administrateur, sait attirer dans sa ville le chef de l'Église Russe. Depuis plusieurs années, il a

un projet qui lui est cher : annexer Rostov. Sitôt sur le trône il met son projet à exécution en nommant deux gouverneurs auxquels il confère des pouvoirs très étendus. Ceux-ci infligent des bastonnades à la population de Rostov, multiplient les humiliations, réquisitionnent sous la contrainte les biens des gens riches. Et surtout, ils s'acharnent contre la noblesse dans laquelle ils voient une classe opposée au régime de Moscou. Au plus ancien boyard de la ville, ils font subir un supplice dégradant en le pendant par les pieds et en l'abandonnant désarticulé, après l'avoir outragé.

Moscou impose partout un régime autocratique et ne supporte pas dans son entourage une ville libre dirigée par une classe puissante de boyards. Les grandes familles de Rostov sont contraintes de fuir la principauté. Condamnée au déclin politique, Rostov restera cependant, jusqu'au règne de Pierre le Grand, un centre religieux et culturel de première importance.

La *Vie* de saint Serge relate en ces termes les événements de 1329 : « Malheur, malheur à la ville de Rostov et surtout à ses princes parce que le pouvoir leur est enlevé. Leurs principautés, et leurs biens, et leur honneur, et leur gloire, tout passe à Moscou. »

Malgré cette sombre description des malheurs de Rostov, nous percevons un tableau de Moscou plus honorable. « Sous Jean I^{er} s'installa une grande paix et les païens cessèrent de faire la guerre contre la Russie et de tuer les chrétiens, et les chrétiens se reposèrent de la grande tourmente et de leurs peines⁷. » observons que malgré son attachement à Rostov, Serge soutiendra les « rassembleurs de la terre russe », les princes de Moscou, qui auront le courage d'affronter les Tatars et de réagir contre les guerres fratricides qui déchirent le pays.

Comme la plupart des familles nobles de Rostov, les parents

de Barthélemy recherchent un refuge sur le territoire de la principauté de Moscou, seul espace de paix sachant se faire respecter. Cyrille, Marie et leurs trois fils se fixent dans le petit bourg de Radonège, à cent soixante kilomètres au sud de Rostov et à soixante kilomètres au nord-est de Moscou⁸. Cette bourgade appartient au fils du grand-prince Jean, encore mineur. Jean I^{er} y envoie, en qualité de gouverneur, un homme qui ne ressemble en rien aux deux tyrans qui ont opprimé Rostov. Aux colons qui s'installent à Radonège, cet homme promet des terres, ainsi qu'une entière sécurité. Épiphane le Sage donne, dans sa *Vie*, une liste de ceux qui, comme Cyrille et Marie, se fixent à Radonège.

Ayant emporté une partie de leurs biens, les parents de Barthélemy s'installent près de l'église de la Nativité de la Vierge qui devient ainsi leur paroisse. Leur fils aîné, Étienne, déjà marié, se met au service du jeune prince. Il a deux fils : Clément et Jean, celui-ci futur archevêque de Rostov. Pierre, le fils cadet, est également marié. Barthélemy reste seul auprès de ses parents âgés. Il entend l'appel du silence dans la forêt. Mais Cyrille et Marie le supplient de rester auprès d'eux. « Nous sommes vieux et malades et nous n'avons personne pour nous soigner. Tes frères ont leur famille à nourrir. Nous sommes heureux d'avoir un fils dévoué à Dieu, mais ta meilleure part restera intacte si tu restes auprès de nous encore un certain temps, jusqu'à ce que le Créateur nous rappelle à lui. Conduis-nous jusqu'à notre tombe et personne ne t'empêchera après de suivre ta vocation. »

Barthélemy demeure auprès de ses parents, bientôt retirés dans un couvent voisin abritant deux communautés, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Cyrille et Marie y meurent paisiblement six ans après leur arrivée à Radonège. Étienne,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas recevoir la paye avant d'avoir accompli le travail." Au soir, quand tout le travail fut achevé, le vieux Daniel lui apporta le tamis et le prieur mangea de ce pain moisi avec de l'eau parce qu'il n'y avait au monastère ni soupe ni sel. »

Premiers miracles

Serge éprouve les plus grandes difficultés à nourrir ses compagnons. Une fois, l'abbaye subit une pénurie de pain pendant deux jours. Quelques frères se rendent chez le prieur et lui demandent l'autorisation d'aller chercher du pain dans un village. « Nous t'avons suivi, nous avons obéi à tes commandements mais, demain, nous nous en irons pour trouver de la nourriture. Et nous ne reviendrons plus ici parce que nous ne pouvons pas supporter la pauvreté et le manque de nourriture. »

Le prieur convoque les moines pour les réprimander avec des paroles de la Sainte Écriture. Il leur reproche leur peu de foi. Il cite l'Évangile : « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez ni pour votre corps de quoi vous serez vêtus. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent et ils n'amassent rien dans les greniers. Et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » Il leur dit qu'il fallait passer par l'épreuve : « La joie va bientôt remplacer vos peines ; vous manquez aujourd'hui de pain, mais demain Dieu vous enverra tout ce qu'il vous faut. Le Seigneur ne va pas oublier cette place sainte et ceux qui y habitent. »

La *Vie* poursuit : « Il parlait encore qu'on frappa à la porte. Le portier regarda par l'ouverture et vit une charrette pleine de

victuailles. Il fut tellement étonné qu'il n'ouvrit pas le portail et accourut prévenir le saint prier : Père, on a apporté beaucoup de pains et de la nourriture grâce à tes prières, et tout ceci est devant la porte. Alors, Serge ordonna d'ouvrir le portail et de laisser entrer les arrivants. »

Deux charrettes pleines entrent dans la cour et le prier ordonne aux moines d'inviter à leur repas ceux qui les conduisent. Mais lui ne se sert pas de la nourriture apportée. Il va remercier Dieu. Et ce n'est qu'après une action de grâce qu'il s'assoit parmi ses frères, bénit les pains et les distribue à toute la communauté.

« Les pains, selon Épiphane, étaient tous frais et d'un goût exquis comme s'ils avaient été faits avec du beurre et du miel. » Le prier demande alors aux convoyeurs des charrettes d'où ils viennent. Ceux-ci répondent qu'un riche serviteur du Christ, vivant dans un lieu éloigné, leur a demandé de porter des pains à saint Serge et à ses moines. Le lendemain, de nouveau, une grande quantité de nourriture arrive à l'abbaye et de même le jour suivant. Depuis ce jour, plus aucun signe de mécontentement suscité par une insuffisance de nourriture ne se manifestera au sein de la communauté, même dans les périodes les plus cruciales.

Serge ne porte jamais d'habits neufs, ni « de drap allemand, de couleur ou blanc et de bonne qualité, mais de drap ordinaire ». Ses habits sont rapiécés. Un jour, on découvre dans le monastère une pièce de drap mal tissé et de couleur douteuse. Comme personne ne souhaite l'utiliser, le prier en coupe une soutane pour lui. Il la portera tant qu'elle ne sera pas complètement en loques, au grand étonnement de ceux qui viennent à la Trinité rencontrer le célèbre prier.

Un jour arrive au monastère un paysan qui n'a jamais vu Serge. Le découvrant bêcher la terre dans le potager, pauvrement

vêtu, le paysan ne veut pas croire qu'il s'agit de l'abbé. « Je suis venu pour voir un prophète et vous me montrez un mendiant. J'ai fait un long chemin pour le salut de mon âme et je vois que j'ai pris de la peine en vain. J'espérais voir saint Serge dans toute sa gloire et Sa Majesté, et je ne vois ni gloire, ni majesté, ni habits précieux, ni serviteurs qui le suivent partout. Non, celui-ci n'est pas saint Serge. »

Les moines s'approchent de Serge et lui expriment leur souhait de reconduire ce paysan hors du monastère. Le prieur s'insurge : « Cet homme ne vous a rien fait de mal. Il est venu me voir. Il n'a voulu que du bien pour moi. » Et sans attendre un salut de la part du paysan, Serge l'embrasse, le prend par la main, le fait asseoir près de lui et l'invite à partager son repas. Le paysan reste sceptique. « Je suis venu ici pour voir Serge et mon désir n'est pas exaucé. » Le prieur l'apaise en lui assurant que s'il a confiance en Dieu, il lui montrera celui qu'il cherche.

Au même moment se présente au monastère un prince soigneusement vêtu, accompagné d'une suite. Les serviteurs éloignent le paysan de la présence du prieur et du prince. Ce dernier, voyant Serge, s'incline devant lui jusqu'à terre. Tous deux s'assoient. Le paysan demande à l'un de ses voisins, qui est le moine assis à la droite du prince : « Comment, tu es venu ici et tu ne connais pas notre père Serge ? » Alors seulement le paysan comprend qu'il s'est fourvoyé. Il se jette aux pieds de saint Serge qui l'incite à quitter en paix le monastère. Ce paysan reviendra quelques années plus tard. Il deviendra moine à la Trinité et y demeurera jusqu'à sa mort.

En raison de l'afflux croissant de moines au monastère, l'eau devient insuffisante pour la vie de la communauté. En outre, on doit la transporter sur une longue distance. Certains reprochent à Serge d'avoir bâti son ermitage loin d'une source abondante. Il leur répond : « Je désirais rester seul dans la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

devient régent pendant la minorité du grand-prince Dimitri. Il fait plusieurs voyages dans la Horde, guérit de la cécité la femme d'un khan tatar et obtient des exemptions et des privilèges pour l'Église. Il vénère son ami Serge et se rend souvent à l'abbaye de la Trinité. Il souhaite que Serge soit son successeur.

Quand Serge arrive à Moscou sur les instances du métropolite, ce dernier ordonne que lui soit apportée une croix pectorale en or, ornée de pierres précieuses. À l'instant où il s'apprête à la ceindre au cou de l'abbé, celui-ci sursaute. « Pardonne-moi, père, mais depuis ma jeunesse je n'ai pas aimé l'or et je veux rester pauvre dans ma vieillesse. » Le métropolite lui répond : « Je le sais bien, mais obéis-moi et reçois ce que je te donne. Sais-tu pourquoi je t'ai appelé ? Je veux trouver celui qui, après ma mort, pourra paître les brebis du Seigneur. Je te trouve seul digne de le faire. Je suis sûr que tous, depuis les princes jusqu'aux plus humbles, désirent t'avoir comme berger. Ainsi tu seras sacré évêque et tu seras mon successeur après ma mort. »

Quand Serge entend ces paroles, un grand trouble l'envahit parce qu'il se sent indigne de cette charge : « Ce que tu me proposes dépasse mes forces. Tu ne trouveras jamais en moi ce que tu cherches. Je ne suis qu'un pécheur et le dernier des hommes. » Le métropolite réitère son vœu mais sans succès. Serge refuse catégoriquement cette promotion dans la hiérarchie : « N'ajoute plus rien si tu ne veux pas que ma pauvreté s'éloigne de ta sainteté. » Et Serge s'en retourne dans son monastère.

Quelque temps après vient à Moscou un évêque grec de Constantinople. Il a entendu parler de saint Serge, mais ne veut pas croire que des saints puissent exister en Russie. Pour corroborer ses certitudes, il décide de se rendre à l'abbaye de la Trinité. À l'approche du monastère et distinguant de loin le

prieur, l'évêque est saisi de frayeur et perd la vue. Serge le prend par la main et le conduit à sa cellule. L'évêque lui demande alors de le guérir de la cécité dont il est victime pour son absence de foi. Serge touche ses yeux. Ils s'ouvrent. « Vous devez, mon très honoré seigneur, nous instruire et non vous élever dans votre orgueil au-dessus de nous. Vous voulez nous éprouver, mais cela ne profite à personne. » L'évêque lui dit : « Grâce à Dieu, il m'a été permis de voir un vrai homme céleste et un ange. »

Une lumière céleste

La *Vie* relate de nouveaux miracles accomplis par saint Serge.

Un homme habitant à proximité de l'abbaye tombe gravement malade. Durant une vingtaine de jours, il ne mange ni ne dort. Ses frères l'accompagnent au monastère de la Trinité et le déposent aux pieds du supérieur, lui demandant de prier pour sa guérison. Serge se recueille, puis asperge le malade d'eau bénite. Celui-ci se sent immédiatement soulagé. Quelques jours plus tard, guéri, il peut rentrer seul chez lui.

À peu de temps de là, un prince qui vénère saint Serge lui envoie des dons. L'homme qui est chargé de les apporter à l'abbaye en dérobe une partie. Quand il s'apprête à remettre les dons au prieur, celui-ci lui demande de s'expliquer sur son larcin. L'homme tombe à genoux et demande pardon de sa mauvaise action. Serge le sermonne et lui accorde son pardon.

La *Vie* rapporte un autre épisode dans lequel Serge châtie celui qui commet une injustice. Un riche propriétaire des environs s'empare du cochon d'un voisin, pauvre et peu préparé à se défendre. Ce dernier vient chercher protection et justice auprès de Serge qui convoque le riche propriétaire. L'ayant

admonesté, il lui demande de verser le prix du cochon ou de le rendre au pauvre. Le riche consent puis se ravise et décide de ne rien payer. Il ordonne de tuer le cochon et de le déposer dans sa cave. Mais, le lendemain, malgré un froid très vif, il découvre le cochon entièrement dévoré par les vers. Alors, prenant conscience du châtement qu'il mérite, il se rend chez son voisin et lui règle ce qu'il lui doit.

Un autre jour, Serge célèbre un office en présence de son élève Simon, préposé aux cérémonies. Ce Simon a une vision de la lumière céleste. Il raconte que, durant l'office, il a vu un feu enveloppant le saint autel. Au moment de la communion, le feu entre dans le calice élevé par Serge. À la vue de ce feu incandescent, Simon est rempli de frayeur. « Mon fils, lui demande Serge, pourquoi es-tu terrifié ? » Simon répond : « Seigneur, j'ai eu une vision extraordinaire : la grâce du Saint-Esprit qui agissait avec toi. » Alors, Serge lui défend d'en parler : « Ne dis à personne ce que tu as vu, tant que le Seigneur ne me rappelle pas. »

Apparition de la Sainte Mère de Dieu

Serge est insensible à la tentation charnelle, à la compagnie des femmes auprès de lui. On voit affluer à l'abbaye des évêques, des princes, des paysans mais jamais de femmes venues en pèlerinage à la Trinité. Par ailleurs, il ne fonde aucun couvent féminin, comme le fera plus tard Séraphin de Sarov. Il semble étranger à la piété féminine. Telle est l'impression qui se dégage des témoignages de ses contemporains.

Et pourtant une femme remplit la vie de Serge, Marie, la Mère de Dieu, à laquelle il voue une vénération sans mesure. Chaque nuit, il chante des litanies en honneur de la très Pure. Et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

monastères ont comme ancrage la ville de Novgorod. C'est de cette ville que partent la plupart des missionnaires qui évangélisent les peuplades finnoises.

Un grand centre se fonde au milieu du XV^e siècle sur des îles désertes de la mer Blanche. Deux moines, Sabbaty et Germain, quittent la rive continentale où ils vivent à l'embouchure de la Vyga et gagnent l'archipel de Solovki. Sabbaty revient sur le continent, mais son compagnon décide de fonder un monastère sur les îles.

L'abbaye de la Transfiguration est un centre de vie monastique exemplaire, et aussi un atelier de formation. Les moines installent dans leurs îles des fermes modèles, des écoles et des établissements de préparation aux différents métiers de la vie. Ils ont leur propre flottille de bateaux. Ils accueillent tous ceux qui viennent pour apprendre et prier. Des centaines de jeunes garçons y reçoivent un apprentissage destiné à les former aux tâches manuelles et aux travaux des champs. Les deux fondateurs de Solovki meurent la même année mais l'abbaye restera florissante jusqu'en 1920. Elle sera alors transformée par le gouvernement en prison et lieu de déportation pour le clergé et pour les déportés politiques.

Au XVII^e siècle, l'abbaye de Solovki prend part au mouvement du Raskol¹ et est assiégée par les troupes gouvernementales. À plusieurs reprises, elle subit le siège des Suédois et, plus tard, des Anglais. Malgré ces péripéties, la règle de Solovki restera fidèle à celle qui a été introduite par ses fondateurs.

Au-delà de Solovki, à l'extrême limite des terres russes, un centre monastique et culturel est fondé par saint Triphon de Petchenga. Né à Novgorod en 1485, Triphon part prêcher l'évangile sur un appel du Christ. Il construit une église à la

frontière norvégienne et y fonde un monastère destiné à être un centre missionnaire et éducatif pour les populations du grand nord. Les moines construisent un port, organisent des pêcheries, jusqu'à la fermeture de l'abbaye par Catherine II. Restaurée en 1886, l'abbaye de saint Triphon revient à la Finlande, après la révolution.

Les fondateurs de Solovki et de Petchenga ne sont pas des élèves de Serge. Mais ils connaissent tout de sa vie, le vénèrent et lui consacrent des chapelles.

De nombreux anachorètes demeurent coupés du monde. Le plus célèbre de ces ermites est Nil Stolbensky qui passe vingt-six ans de sa vie en plein silence dans une île déserte du lac Séliguère. Il cultive son jardin pour se nourrir. Il n'aperçoit que rarement des pêcheurs qui accostent à son rivage. Après sa mort, une abbaye sera fondée à l'emplacement de sa cellule et de sa chapelle.

Une hérésie

Dans la seconde moitié du XV^e siècle, un obstacle se dresse sur la voie du pouvoir absolu, l'Église. Jusqu'alors, la Rus n'avait pas connu de conflits majeurs entre pouvoirs laïcs et religieux, semblables à ceux qui avaient ébranlé l'Europe Occidentale. L'Église russe a besoin de Moscou, rempart de l'orthodoxie; elle soutient la politique des princes moscovites. Ces derniers, à leur tour, ont besoin de l'Église qui légitime leur pouvoir. Cependant, des événements surviennent qui vont alimenter une querelle entre l'Église et le grand-prince de Moscou.

Que la plus grave des hérésies de l'histoire de Russie naisse à Novgorod n'a rien de surprenant. Novgorod est la fenêtre par

laquelle pénètrent en Russie les épisodes de l'effervescence religieuse qui agite l'Occident.

L'hérésie des « judaïsants », selon l'expression retenue par les contemporains, est mal connue. Les quelques informations dont nous disposons proviennent de leurs adversaires. À se fier aux chroniqueurs, l'hérésie est introduite à Novgorod par le juif Zakhar.

En l'absence de sources sûres, les historiens estiment que le facteur juif ne joue qu'un rôle marginal et qu'on ne relève pas, dans la foi des judaïsants, la marque de croyances juives.

Les fondements de l'hérésie judaïsante se réduisent à peu de mots : rejet de la vie monastique et de la hiérarchie ecclésiastique, refus de se prosterner devant les icônes, négation du mystère de la communion, de la Trinité et du caractère divin de Jésus-Christ.

En 1480, Ivan III ramène de Novgorod deux prêtres judaïsants. Occupant d'importantes fonctions dans les cathédrales de l'Assomption et de saint Michel Archange au Kremlin, ils se livrent à une propagande active de leurs idées. Ivan III connaît parfaitement les thèses des judaïsants qu'il considère avec bienveillance. On imagine que les critiques exprimées contre la hiérarchie ecclésiastique et les biens des monastères ne peuvent que susciter son approbation.

L'hérésie est officiellement révélée à Novgorod en 1487. La chronique rapporte que quelques prêtres, pris de boisson, se mettent à blasphémer contre la foi. Les événements parviennent aux oreilles de l'archevêque Gennade. Très courroucé, l'archevêque déclare la guerre aux hérétiques.

Gennade appelle à la rescousse le supérieur du monastère de Volokolamsk, qui dépend de Novgorod, Joseph de Volok. Incitant les autorités laïques à persécuter sans pitié les hérétiques, les prêches de Joseph se heurtent à l'opposition d'un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

salut de la patrie. De la même façon que Serge décide, en 1380, du sort de la Russie, en bénissant le grand-prince Dimitri, deux siècles plus tard son monastère prend la tête du mouvement de libération.

Dans la cellule de l'abbé, on installe dix copistes, parmi lesquels le premier sténographe de son temps, Alexis Tikhanov. On diffuse des messages dans toutes les villes de Russie. Ces messages appellent tous ceux qui sont en état de défendre le pays à se lever, à partir libérer Moscou et à rétablir l'Ordre. Ils parviennent jusqu'aux régions les plus reculées du pays, ranimant les esprits défaitistes. On oublie les vaines querelles. On se rassemble pour la grande cause patriotique de libération du pays.

L'un des messages de l'abbaye parvient à Nijni-Novgorod où, comme partout, il mobilise les énergies. Un citoyen de la ville, reconnu pour son charisme, le lit sur la place publique et prend l'initiative d'une collecte nationale en vue d'organiser l'armée de libération. Un chroniqueur rapporte que Serge lui serait apparu en songe et lui aurait ordonné de prendre la tête du mouvement. Des sommes colossales sont réunies, si bien que l'armée de libération, forte et nombreuse, reprend Moscou à la fin de l'année 1612, chasse l'envahisseur et rétablit l'Ordre sur l'ensemble du pays.

Quand des dissensions apparaissent entre l'armée et les troupes cosaques stationnées devant Moscou, l'abbé Denis propose de distribuer les trésors de l'abbaye. Mais les cosaques déclinent l'offre. Ils décident de mettre leurs forces à la disposition de l'armée nationale.

Le nouveau tsar élu, Michel Romanov, se rend à Moscou pour son couronnement. Il se détourne de son itinéraire pour découvrir l'abbaye de la Trinité. Il s'y rendra en pèlerinage une seconde fois, soulignant que le monastère de Serge a sauvé la

patrie. Pour autant, il a conscience que les Temps Troubles ont bouleversé la vie du pays. La population a déserté les villes et s'est enfuie dans les forêts. Des brigands infestent les routes. Les paysans abandonnent leurs labours pour tenter de sauver leurs vies. Le Trésor est vide. L'armée est en déroute. L'élection de Michel Romanov est une grâce de Dieu. Elle comble le vide du pouvoir après le Temps des Troubles, un problème qui surgit en Russie après chaque cataclysme, 1613, 1917, 1991. Dans l'œuvre de redressement qui s'engage, les héritiers de Serge prendront une part essentielle.

La Trinité, foyer de la renaissance

Dès 1616, l'abbé Denis réunit auprès de lui ceux qui souhaitent participer au renouveau de la vie de l'Église, se référant fréquemment à Maxime le Grec et à son programme. Les réformateurs qui travaillent à l'abbaye ont deux objectifs, la correction des livres liturgiques et le renouveau religieux et moral. On engage une lutte sans merci contre les fêtes populaires, trop bruyantes, souvent accompagnées de beuveries, et contre le désordre dans les églises. On recommande la restauration du sermon dominical tombé dans l'oubli.

L'abbaye crée une imprimerie et publie les vies de saint Serge et de saint Nikone. Elle entreprend la sauvegarde de la peinture traditionnelle, menacée par une invasion de l'art Occidental. Simon Azariine, moine savant et chroniqueur, écrit le *Récit des nouveaux miracles de saint Serge* et un livre sur le rôle de l'abbaye. Enfin l'un des moines de la Trinité, Arsène Soukhanov, rapporte de ses voyages en Grèce, au mont Athos et en Palestine, plus de cinq cents manuscrits anciens qui serviront à la correction des livres liturgiques.

Vers le milieu du XVII^e siècle est achevé le tracé de la « Route royale » qui conduit les pèlerins de Moscou à l'abbaye Saint-Serge. Jusqu'à la construction d'un chemin de fer, elle sera la seule voie d'accès à la Trinité. Son importance ne peut être comparée qu'à celle de Saint-Jacques de Compostelle au Moyen Âge.

La Route Royale sort de Moscou par la barrière de la Croix, traverse le bois de Marie et longe un cimetière où sera enterré le gouverneur de Moscou sous l'empereur Alexandre I^{er}, le comte Rostopchine. De grandes tentes sont dressées en face du bois de Marie, à l'intérieur desquelles les souverains se reposent. C'est là que le tsar Alexis effectue sa première halte lorsqu'il accompagne à la Trinité son fils âgé de trois ans, le futur Pierre le Grand.

Le village suivant, Alexéevskoié, appartient à la couronne. On y construit un palais où les souverains sont reçus à leur retour de l'abbaye. Ce palais sera détruit en 1812 et jamais reconstruit. Non loin de là, le village Rostokine est déjà dans le périmètre de la Trinité-Saint-Serge.

La route longe ensuite la rivière Iaousa, puis traverse le village Medvedkovo qui a appartenu au prince Pojarsky, libérateur du territoire en 1612. Le premier palais où les tsars et les impératrices passent la nuit s'élève près du village Tainitskoié. Le tsar Alexis y construit une église dédiée à l'Annonciation, qu'Élisabeth, la fille de Pierre le Grand, embellira.

Après être passé devant l'église Saint-Nicolas construite en 1642, on arrive au village Bratovschino où se trouve un petit palais dans un bois de bouleaux. Les tsars s'y arrêtent quand ils effectuent leur pèlerinage à pied. L'église du village, dédiée à la protection de la Sainte Vierge, est construite par l'impératrice

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suscite dans le public le passé de la Russie après l'effondrement de l'Union Soviétique. Il constate que ses concitoyens « n'étaient pas tout à fait satisfaits du bilan du XX^e siècle » et souhaitaient retenir un moment de leur histoire au cours duquel la Russie aurait été enracinée dans un terreau plus authentique. Mais la période moderne confond grandeur et déchéance, expansion et dénaturation de l'identité russe. Il faut donc revenir en arrière, jusqu'au XV^e siècle. « N'est-ce pas là le pilier sur lequel peut reposer le modèle d'une Rus idéale, qui a recueilli l'héritage de Serge de Radonège et qui a été rassemblée par Vassili II et Ivan III, un modèle qui fut déformé et altéré au cours des siècles suivants ? »

Cette vision d'une Russie libérée de l'oppression marxisteléniniste renvoie à l'œuvre de Serge de Radonège, le guide de la société russe du Moyen Âge tardif, depuis les princes dont il fut le conseiller, jusqu'aux gens du peuple éclairés par son rayonnement spirituel, en passant par les hommes de culture qui se nourrissent du message de sa vie, confondant mots et images pour mieux perpétuer sa mémoire.

Le père Rouet de Journel publie en 1957, aux éditions Payot, à Paris : *Le monachisme russe et les monastères russes*. Il résume ainsi l'œuvre exceptionnelle de Serge :

« Il est le plus vénéré et le plus célèbre des saints moines. La Russie voit en lui, s'unissant en une rare harmonie, les deux tendances qui, pour elle, intègrent le monachisme authentique : la tendance vers l'anachorétisme – Serge a vécu au désert avant de s'entourer de disciples – et la tendance vers la vie communautaire. Elle voit aussi en lui l'union du mysticisme contemplatif – Serge est un grand orant – et de l'action comprise dans le sens qu'y ont toujours attaché les moines Orientaux : le travail qui fatigue le corps et en fait l'esclave de l'âme, le travail

qui, non seulement fait vivre celui qui s'y adonne, mais encore lui permet de donner à manger à d'autres, le travail qui est à la fois humilité, abnégation et charité. La Russie admire et révère en Serge l'organisateur d'un monastère où régnaient, dans un grand souffle de ferveur, obéissance et pauvreté. »

TABLE

Avant-propos

I. La spiritualité dans la Russie médiévale

II. Une vie d'ascète

III. L'héritage spirituel de saint Serge

IV. Au jugement de l'Histoire

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie
en mars 2013

N° d'imprimeur : XXXXX
Dépôt légal : avril 2013

Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
540/2013